

Michaël DUMAS

# **DU BLEU DANS L'ÂME**

Plonger en soi pour découvrir  
un océan de bonheur

**KELS** Éditions

## PRÉAMBULE

Qu'il soit entendu que je n'ai nullement la prétention de donner quelconque leçon à personne. J'essaie de tirer mes propres enseignements de mon expérience d'une demi-vie, souhaitant qu'ils puissent être utiles à chacun. Il convient à tous de s'interroger sur sa propre existence et de trouver son chemin de vie.

**Michaël DUMAS**

## INTRODUCTION

*« Que vos choix reflètent vos espoirs, et non vos peurs ».*

**Nelson Mandela**

N'avez-vous jamais eu le sentiment de ne pas avoir donné assez ? De ne pas avoir exprimé à ceux qui vous sont proches ce que vous ressentez ? Lorsqu'une personne disparaît on s'interroge parfois sur certains de ses choix de vie ou ce qui a pu l'éveiller à faire telle ou telle chose. C'est ce que j'ai voulu faire afin de laisser quelque chose à mes enfants. Non pas sous la forme matérielle ou financière, je ne possède rien et je n'ai pas été le meilleur économiste de France par le passé. J'ai uniquement souhaité développer, dans ce livre, les événements importants qui ont marqué le presque demi-siècle de mon existence sur cette planète. Non pas dans le but de flatter mon ego, ou avec la prétention d'avoir fait des choses extraordinaires. Mais dans l'idée, vouloir partager avec eux mes expériences, que ce soit avec les personnes rencontrées, les animaux, les voyages, le vécu, mes ressentis. Alors qu'ils sont tous les trois à l'aube de leur majorité, et de grands lecteurs, je me suis lancé pour exprimer sur ce support qu'ils affectionnent, ce qu'il est souvent difficile de détailler les yeux dans les yeux.

Je me souviens, lorsque j'avais leur âge, que je voyais les adultes de plus de trente ans, mes parents y compris, comme des personnes qui ont des idées dépassées de la vie et de ce que je pouvais aimer, ressentir. A quel point les conseils et les réflexions sur la vie pouvaient être banalisés par l'insouciance de ma jeunesse. On se croit alors presque éternel, avec beaucoup d'envies de découvrir et d'expérimenter. Et surtout pas prêt à entendre les mises en garde de ceux qui nous ont donné la vie. La liberté nous appelle. Et, même si la situation politique actuelle n'a plus rien à voir avec celle des années soixante-dix, dans lequel j'ai ouvert les yeux pour la première fois, tout le monde a droit de vivre SA vie.

L'avantage d'un livre est qu'ils pourront avancer à leur rythme, et non leur faire subir une longue discussion qui pourrait peut-être leur transmettre des peurs, des attentes, des frustrations... Car même si j'ai beaucoup travaillé sur moi pour évoluer vers la paix intérieure et un détachement de tout élément perturbateur extérieur, il est bien plus difficile de continuer à baigner dans un état de sérénité lorsqu'il s'agit de l'équilibre de nos enfants. De plus, ils pourront relire des passages, un peu plus tard dans leur vie, et comprendre pourquoi les parents sont parfois absents physiquement ou mentalement. Je ne cherche pas à justifier mes choix de vie ou trouver des excuses, simplement partager une expérience. Celle de quarante-sept ans, d'une personne qui a décidé à un moment de changer le cours de sa vie.

J'ai tellement entendu autour de moi les mêmes phrases : « *Si j'avais su* », « *Plus jeune je serais parti* », « *je n'aurais pas investi dans ma maison, j'aurais tenté l'aventure* », « *Quelle chance ont ces personnes qui sont libres* ». Être libre peut avoir tellement de signification. Pour moi, c'est se lever chaque jour avec l'esprit apaisé, le cœur léger et le sourire d'avoir vingt-quatre nouvelles heures devant moi pour réaliser des choses, apprendre et partager. Car même si je suis un grand solitaire dans l'âme, j'aime ces moments feutrés, loin du brouhaha urbain, où je découvre

de nouvelles personnes. Surtout si elles viennent d'horizons lointains. J'aime la diversité de ce monde. J'aime ces personnes qui voyagent à la rencontre des autres, le sourire aux lèvres, et qui rentrent ensuite chez eux avec une richesse que l'argent n'achète pas. Celle qui tend à se perdre dans une société où chacun est absorbé par son smartphone et ne sourit plus à celui ou celle qui lui fait face dans les transports en commun. Il y aurait tellement à dire ou à développer sur le sujet. Mais ce livre se veut être avant tout positif. Une parenthèse dans votre vie où un inconnu pour beaucoup se dévoile et livre des sentiments dans lesquels, je pense, beaucoup se retrouveront.

Et c'est ce que je souhaite transmettre à mes enfants, mais également à vous qui avez, pour de multiples raisons, eu ce livre en mains et l'ont ouvert. C'est avec beaucoup de joie, mais également d'humilité, que je vais vous narrer les grandes lignes de mon évolution, dans un monde où il n'est pas toujours facile de rester soi. La peur du jugement, du rejet, des moqueries. Tout ça je l'ai vécu et le subis encore parfois. Mais à la différence que désormais j'ai fait, et continue à faire, un travail sur moi qui me permet de toujours avancer. Sans traîner ce sac contenant le passé, qui s'alourdit chaque jour de regrets, d'incompréhension, de manque... Chaque soir je me couche en laissant au pied de mon lit, les éléments perturbateurs de la journée. Et je dors comme un bébé. Alors évidemment, je ne réussis pas toujours. Mais, nous verrons en avançant dans ce livre, que le lâcher prise et l'importance du moment présent sont les clés pour réduire les perturbations mentales.

Bonne lecture

## UNE ENFANCE HEUREUSE

*« Dès l'enfance, il est primordial de prendre conscience que les animaux ont une conscience ».*

**Sandrine Fillassier**

J'ai ouvert les yeux pour la première fois en 1975. Le 26 Mars exactement. La nature commençait à éclore à nouveau dans ces premiers jours de printemps, au cœur du Pays Champenois. Je suis né à Reims (51), ville des sacres des Rois de France. Historiquement connue pour sa cathédrale mais, et surtout, pour son vin pétillant et festif, le Champagne !

Issu d'une famille ouvrière modeste, on m'a couvert d'amour dès le premier jour. Nous étions loin de rouler sur l'or mais je n'ai manqué de rien. Je peux même dire que j'ai été très gâté. Famille nombreuse du côté de ma mère, mon père était, quant à lui, fils unique. La France, à l'époque était joyeuse et libre, Nino Ferrer chantait *« le Sud »*. Un titre qui allait résonner en moi quarante ans plus tard. Nous le verrons plus loin. La maison de mes grands-parents paternels jouxtait celle de mes parents, et je passais donc mes journées à courir de l'une à l'autre avec une joie de vivre et une insouciance qui caractérisent les enfants élevés dans le respect. Je recevais chaque jour énormément d'amour et

d'attention de la part de mes parents, et de mes grands-parents, qui se relayaient auprès de moi, au gré de leurs obligations professionnelles.

A la maison nous mangions de tout. Ma mère, et ma grand-mère, trouvaient le temps de me faire à manger à chaque repas, en plus de faire toutes les tâches ménagères. Ne laissant aucune place aux loisirs. Surtout lorsque ma sœur Sandrine a rejoint la famille trois ans après moi. Je suis né dans une société patriarcale classique de l'époque et je n'avais pas, à mon âge, l'idée de l'investissement énorme de ma mère pour ses enfants. Je ne la remercierai jamais assez pour sa bienveillance, ainsi que mon père. Ils ont toujours été des soutiens infaillibles.

Je passais énormément de temps seul dans ma chambre ou dans le jardin. J'inventais sans cesse des histoires et je réalisais les scènes avec mes personnages en plastique. Ce qui me plaisait par-dessus tout à la télévision, c'était les reportages animaliers. Je rêvais devant les animaux sauvages tout en frissonnant devant ce qu'on appelle la dure loi de la jungle. J'étais fasciné et effrayé en même temps. Je n'avais pas la notion de ce que nous étions exactement, juste que la ville semblait nous protéger des bêtes féroces. J'évitais de m'éloigner dans les bois, la télé m'avait bien formaté et je craignais l'apparition du loup.

Mais revenons à l'alimentation. Si effectivement nous mangions de tout, j'ai oublié de vous dire que j'étais le vilain petit canard à table. Je me faisais quotidiennement remarquer en exprimant mon rejet pour certains aliments. Principalement ce qu'on appelle les P.O.A., les produits d'origine animale. Dès le plus jeune âge, la vue d'une goutte de sang dans mon assiette, d'une odeur forte ou le goût, tout simplement, de certains aliments portés à mes lèvres, pouvaient me bloquer sur le champ et mettre un terme à mon repas. Cela me valait de longs moments, puni à rester devant mon assiette, bien après que tout le monde ait quitté la table, sans qu'il y ait de réelles avancées sur mon régime alimentaire. Ma grand-mère finissait par céder et me deman-

dait, au préalable, ce que je voulais manger. Cela évitait bien des disputes sur le sujet, surtout qu'à l'époque nous n'avions pas les connaissances actuelles sur l'alimentation et le message était clair. L'enfant devait avoir le ventre plein après chaque repas. Internet n'existait pas et nous n'étions que trente ans après la fin de la seconde guerre mondiale. C'était déjà bien que chacun puisse manger à sa faim. Moi j'avais conscience que les animaux souffraient depuis que j'avais accompagné ma grand-mère chez un fermier et l'avoir vu pendre un lapin par les pattes et lui avoir tranché la gorge avec un couteau. Cette image m'a poursuivi durant toute ma jeunesse. Je n'ai plus mangé de lapin après avoir assisté à cette scène. D'ailleurs je versais des larmes chaque fois que je voyais un animal souffrir. Que ce soit à la télé ou dans ma ville.

Je n'avais pas encore conscience de qui j'étais en tant qu'individu mais la simple vue de la charcuterie, les odeurs, le gras de la viande, le sang, avaient pour effet de me tétaniser. Le sentiment de faim disparaissait et, dans tous les cas, il m'était impossible d'avalier les morceaux que l'on me tendait au bout de ma fourchette. Chaque tentative a eu le même résultat, recraché dans mon assiette. Et plus tard, lorsque j'ai dû préparer les repas de mes enfants, il m'était impossible de toucher ces aliments. Le jambon était servi à la fourchette, tant bien que mal, sans jamais effleurer mes doigts.

Je suis né dans une famille où les hommes sont plutôt manuels. L'inverse de moi, qui ai toujours privilégié la lecture, les randonnées, les activités sportives extérieures. La spiritualité ne faisait pas non plus partie des croyances et pratiques à la maison. On vivait, tout simplement. Je ne peux pas dire que mon attrait pour les mots, pour les auteurs, pour les livres, pour la recherche du bien-être intérieur m'ait été inculqué. Ces pratiques se sont imposées à moi au gré des événements que je vous détaillerai dans ce livre. Parce que je gérais mal mes émotions. Parce que je ne trouvais pas ma place, mon chemin de vie. Parce que j'ai dû trouver le meilleur afin de remonter à la surface lorsque j'ai

plongé en eaux profondes après avoir connu certains déboires dans ma vie. Il m'a fallu comprendre comment actionner mes palmes pour amorcer la remontée. Mais tout ça, je ne l'imaginai pas durant mon enfance. On me préservait au maximum des problèmes.

J'ai évolué comme ça, sans me poser de questions. Avec le recul, j'ai conscience d'avoir eu beaucoup de chance de naître dans cette famille. On ne m'a jamais influencé ou orienté quant à mes choix professionnels, mes loisirs, mes amis... J'ai compris plus tard que je manquais de mental face à certains événements de la vie, certaines épreuves, parce qu'on m'avait couvé, mais mes racines étaient profondément ancrées, arrosées avec bienveillance et amour par ce petit noyau familial.

## 2

### 2008, MA VIE BASCULE

#### Sortie de route

*« Je n'avais pas vraiment survécu. Je n'étais pas sûr d'être un vrai survivant. J'avais traversé la mort, elle avait été une expérience de ma vie ».*

#### Jorge Semprún - L'Écriture ou la Vie (1994)

Je ne vais pas vous raconter toute ma vie. Ça n'aurait aucun intérêt et ce n'est pas l'objectif de ce livre. Comme beaucoup d'autres enfants, j'ai évolué dans les différentes classes, et différentes écoles, sans savoir vraiment ce que j'y faisais. J'étais plus observateur qu'acteur. Je m'ennuyais ! Je rêvais... Accomplissant le strict minimum pour éviter les brimades de mes professeurs et pour ne pas prendre une deuxième salve à la maison, lorsque mes parents recevaient mon carnet de note. J'étais un élève très moyen. Mais j'ai rapidement remarqué que j'avais des facilités à apprendre. Je lisais mes leçons juste avant d'aller à l'école et la moyenne était souvent assurée.

N'avez-vous jamais eu la sensation de connaître déjà la personne qu'il semble pourtant que vous rencontriez pour la première fois dans cette vie ? D'aller à un endroit pour la première fois et pourtant qu'il vous semble familier ? Ou bien de suivre un cours à l'école et vous

demander à quel moment on vous a déjà enseigné ce qui est en train de se dérouler sous vos yeux ? Je pense que beaucoup d'entre vous se retrouve dans ces trois questions. Et pour cause, environ 70% des gens ont cette impression de déjà-vu. Elle pose un certain nombre de questions sur notre perception du temps, notre conscience et même notre inconscience. Le phénomène intrigue depuis l'antiquité et un certain nombre de personnes se sont intéressées au sujet depuis. De Dickens à Chateaubriand, de Baudelaire à Marcel Proust. De Jung à Freud. Souvenirs de vies passées, résultats de traumatismes ou imaginations de l'esprit, chacun y verra ce qui le rassure le plus ou le conforte dans ses sensations. Forcé de constater que cette impression me poursuit depuis les bancs de l'école et continue aujourd'hui à m'interpeller.

J'ai évolué dans les différentes classes avec plus ou moins de réussite, mais toujours avec ce sentiment de vivre un passage de ma vie que j'aurais déjà vécu. J'ai ensuite écourté mes études, principalement par manque de confiance en moi et d'intérêt pour l'école. Non pas l'intérêt d'apprendre, mais la façon dont on nous fait apprendre dans le système Français. J'étais un rêveur, comme je l'ai dit plus haut, et l'école ne me faisait pas vibrer. Pas plus que le travail ne me faisait rêver pour la suite d'ailleurs. Je savais qu'il me serait nécessaire d'en avoir un pour atteindre l'autonomie et payer mes factures. Mais à l'époque j'étais dans le flou total sur le choix de mon avenir. Je pensais plus à m'amuser et je rêvais de découvrir le monde.

J'ai alors commencé à passer des concours administratifs. Je voulais tout simplement assurer une sécurité d'emploi, comme beaucoup de monde à l'époque. Je savais que mon manque de confiance et ma timidité seraient un handicap dans le monde du travail en entreprise. Je l'avoue, ces deux éléments m'ont incité à me lancer dans la fonction publique. Et j'ai eu la bonne surprise de réussir les deux concours que j'ai tenté. Ma vie professionnelle commençait, en même temps que mon départ du cocon familial. Je ne me prenais pas la tête, j'avais et je

verrais bien comment les choses tourneraient.

J'avais rencontré une fille au lycée. Et après un premier rapprochement, nous nous sommes retrouvés un an après pour tenter l'aventure de la vie ensemble. Cela a découlé sur un mariage et la naissance de nos trois enfants. Marié, jeune papa, fonctionnaire, propriétaire d'une maison, ma vie était bien réglée et mon avenir tout tracé. Je me sentais bien dans ma routine et je n'avais pas conscience que ma vie pouvait être autrement. D'autant plus que tout le monde autour de moi suivait le même schéma. Une famille, une maison et des réceptions d'amis le week-end. Le roulement était bien huilé. Les incertitudes qui m'habitaient à la fin de ma scolarité semblaient loin. Mais en ce début d'année 2008, deux événements successifs allaient totalement me changer à jamais !

Mars 2008, dernier vendredi du mois. Il fait très froid. Je me trouve dans la ville de Troyes, dans l'Aube, pour participer à une formation professionnelle. La veille, je me suis rendu dans les magasins d'usine de la ville pour effectuer les achats pour pâques. J'ai le sourire, je vais rentrer avec trois œufs en chocolat garnis, d'une taille non négligeable. J'imagine déjà la tête de mes enfants en les découvrant dans le jardin. A 4 ans, 3 ans et 10 mois, je ne doute pas un instant de leur joie. A 16h je me lance sur l'autoroute, au volant de mon véhicule familial, pour relier Troyes à Reims. Musique à fond, c'est le début du week-end !

Je vais rentrer dans le département de la Marne. Le temps est couvert mais la route est praticable. La température est proche de zéro degré. Je me déporte sur la voie de gauche pour doubler un énième camion. J'étais loin d'imaginer que cette situation banale allait virer au cauchemar. Alors que je me trouvais juste à côté de ce camion, un mur de grêle s'abat sur la route, d'un coup, changeant en un instant la visibilité. Me voilà dans une situation de stress avec ce camion d'un côté et la barrière de sécurité de l'autre, dont je ne peux plus mesurer la distance depuis mon véhicule. La grêle ne permettant plus de voir ce qui se trouve au-

tour de moi. Régulateur de vitesse activé, visibilité atténuée, me voilà dans une situation bien compliquée.

J'appuie sur le bouton situé sur mon volant, permettant d'ôter le régulateur de vitesse. Il est urgent de ralentir car la route n'est plus du tout adaptée aux 130 km/heure. C'est à cet instant que tout a basculé. Je perds le contrôle de mon véhicule ! Je sens l'arrière de la voiture glisser et faire des mouvements de gauche à droite. Je tente de reprendre le contrôle en jouant avec le volant, espérant réduire l'instabilité. Mais voilà qu'elle s'intensifie. L'arrière droit de mon véhicule glisse sur la droite et vient heurter un obstacle. J'ai le temps de voir qu'il s'agit d'un camion. L'impact a lieu entre la roue avant et la roue arrière de ce géant de la route. Heureusement il est équipé d'une barre anti-encastrement, empêchant ma voiture de passer sous le camion et d'être écrasée. Le choc est violent et mon engin est propulsé contre la barrière de sécurité centrale. Les impacts s'enchaînent alors que la visibilité devient nulle depuis l'habitacle. Constatant mon impuissance face à la situation, j'ai le réflexe de mettre ma tête entre mes mains, tout en me prosternant. J'attendais juste la fin de ce cauchemar qui me semblait interminable.

A ce moment-là, j'espère juste ne pas souffrir lors de cette mort qui me semble destinée. Des images défilent rapidement dans ma tête. Je n'ai plus de notion du temps, je ressens uniquement qu'il n'y a plus de choc sur ma voiture. Elle s'est immobilisée après avoir heurté un énième obstacle. Je relève la tête, je regarde mes mains, je bouge mes pieds et mes jambes. Je ne constate aucune blessure apparente. Pas de sang. Et je ne ressens pas de douleurs. J'ouvre ma portière doucement. Avec la crainte d'être à nouveau percuté. Ma portière frappe la barrière de sécurité qui se trouve à droite, par rapport à mon sens de circulation initial. Elle s'ouvre suffisamment pour me laisser l'opportunité de m'extraire de l'habitacle. Ni une, ni deux, conscient de ma chance, j'escalade la barrière de sécurité et je me mets en protection de l'autre côté. Je m'allonge pour souffler et me remettre de mes émotions, les yeux rivés vers le ciel.

Je remercie ma bonne étoile d'être vivant mais en plus, me semble-t-il sur l'instant, indemne.

Je regarde en direction de ma voiture. Du moins ce qu'il en reste. Elle est méconnaissable, tant les dégâts apparents sont nombreux. Enfoncée des quatre côtés, son sort a rapidement été scellé par l'expert : épave ! J'ai pu rentrer chez moi en taxi. Je suis resté muet toute la soirée. J'essayais de comprendre ce que je venais de vivre. Comment j'avais pu m'en sortir sans une égratignure alors que la voiture ne laisse plus apparaître d'indice sur le modèle qu'elle était avant l'accident ? Et ce n'est que la semaine suivante que j'ai ressenti des douleurs thoraciques. Direction les urgences de l'hôpital et examen complet. Bilan : uniquement un écrasement de quelques tissus, qui se remettaient des chocs de la semaine précédente, causant des picotements. Rien de grave. Je me souviendrai toujours des mots du médecin lorsqu'il a regardé les photos de la voiture accidentée sur mon téléphone portable : « *Vous êtes un miraculé !* ». Cette phrase a résonné en moi. A cet instant j'ai commencé à croire que quelqu'un là-haut avait œuvré pour me protéger.

### **Frappé en plein cœur**

« *La mort ferme les yeux des morts et ouvre ceux des survivants* ».

**Gilbert Cesbron Artiste, écrivain (1913 - 1979)**

Cet accident a forcément changé mon regard sur la vie. Que ce soit par les cauchemars lors des nuits agitées qui ont suivi les faits, mais également chaque fois que je doublais un camion sur la route. Je ne pouvais m'empêcher de ralentir tout en sentant les gouttes de sueur qui coulaient sur mon front, en revoyant la scène de la première collision avec le camion. Des épisodes de stress accentués par les klaxons et les appels de phares des véhicules qui me suivaient. J'ai eu beaucoup de moments

de silence, à essayer de comprendre s'il y avait un signe envoyé à ma personne. De par le fait que je sois sorti indemne de ce qui ressemblait à un mauvais scénario de film, dont le personnage ne s'en sort que dans les superproductions hollywoodiennes.

Je n'ai pas eu le temps de me remettre vraiment psychologiquement de cet accident, que l'on m'apprenait l'hospitalisation de mon grand-père des suites de son cancer. J'avais bien vu le changement physique s'opérer les mois qui ont précédé. Cela faisait déjà un moment que le cancer lui avait été diagnostiqué. Il s'était généralisé. Comme moi, il n'était pas un client fidèle des médecins et la maladie avait eu le temps de s'éparpiller. Le pronostic du médecin était sans appel, et m'a transpercé le corps par la froideur du message : Il ne sortirait jamais de la clinique dans laquelle il venait d'être admis, avec l'espoir de pouvoir encore y vivre environ un mois. J'étais frappé en plein cœur.

Chaque jour qui a suivi, je le rejoignais pour discuter, le soutenir, et avec l'espoir qu'un miracle puisse arriver. Après tout, je venais d'échapper à la mort. Pourquoi la vie ne m'aurait-elle pas souri une seconde fois avant l'été ? La question a vite laissé la place à la détermination. Je connaissais le parking par cœur, le trajet jusqu'à l'ascenseur. Le doigt appuyait sur l'étage de manière machinale. Et mes pas s'accéléraient pour parcourir les derniers mètres qui me permettaient d'atteindre la chambre. Faits de société, sport, alimentation, relations humaines, mes enfants... Tous les sujets étaient abordés et je prenais plaisir à voir son sourire lorsque je franchissais le pas de la porte. Il voulait connaître mon avis sur tout et me donner des conseils précieux et des avis argumentés, pour me préparer aux difficultés de la vie que je n'avais pas encore rencontrées. Il sentait bien qu'il s'affaiblissait avec l'âge. Il ne m'a jamais dit qu'il ne sortirait pas d'ici. Je ne sais pas s'il connaissait le diagnostic du médecin mais ma famille avait fait le choix de ne pas lui dire afin de le préserver. De peur qu'il se laisse aller. Je lui apportais des photos de mes enfants pour lui donner de l'énergie supplémentaire à se battre contre

la maladie. Il les aimait beaucoup et il parlait du moment où il sortirait pour les revoir.

Au bout de trois semaines, les changements dans son comportement s'intensifiaient. Les jours se suivaient mais ne se ressemblaient pas. Un jour il ne me reconnaissait pas, ou peu, du fait de la dose importante de morphine pour supporter la douleur du jour. Le lendemain, le sourire était revenu et les échanges reprenaient de plus belle. Depuis tout petit nous étions très proches. Quand je vivais chez mes parents, je n'ai pas connu une seule journée sans moments de partage avec lui. Il s'occupait chaque jour de son jardin et ne manquait pas de donner une partie du fruit de son travail aux habitants du quartier, lorsque ceux-ci passaient devant sa maison. Surprenant toute la famille car nous ne connaissions pas un quart des personnes qui s'arrêtaient pour échanger avec lui. En plus des fruits et légumes, c'était un cocktail de sourires et d'amabilités qui accompagnaient ces rencontres. Je restais en retrait à observer ces scènes, tout en mangeant des groseilles ou en grimpant dans le cerisier pour me nourrir directement de ses fruits, dont je ne retrouve pas le goût dans ce que l'on nous vend aujourd'hui.

Mon grand-père était un épicurien. Comme toute sa génération, il a subi la seconde guerre mondiale lorsqu'il était enfant. Il m'a beaucoup sensibilisé aux horreurs de la guerre et à ce qu'il a enduré pendant cette période triste de l'histoire où il ne faisait pas bon de grandir. C'est sûrement pour ça qu'il prenait plaisir à manger de tout, mais en me sensibilisant sur la nécessité de ne jamais gaspiller. « *Tu as de la chance, beaucoup d'enfants dans le monde n'ont rien à manger* », me répétait-il. Je n'avais à l'époque aucune notion de ce que pouvaient vivre les habitants des pays dits « pauvres » mais il m'a toujours appris à regarder vers le bas. Pas de façon négative, mais pour pas que je devienne une personne hautaine ou frustrée de ne pas tout avoir. Il m'encourageait dans mes études et se réjouissait chaque fois que je réussissais un examen, tout en voulant m'inculquer la sobriété. Celle prônée par Pierre Rabhi. Evi-

demment tout ça n'a germé dans ma tête que quelques années plus tard. Mais la graine était plantée. Et quelle ne fût pas ma surprise quand il me demanda si je pouvais l'aider en lui faisant un programme pour manger plus sainement lorsqu'il sortirait de la clinique. J'étais tellement heureux et fier qu'il me fasse cette demande, que je ne pensais même plus au diagnostic du médecin. Il faut dire que cinq semaines s'étaient désormais écoulées. Pour moi il n'y avait plus de doute, le mois de soins annoncé était passé, sa sortie pour reprendre la vie, chez lui, était évidente.

Mais voilà, quelques jours après je l'ai trouvé très fatigué lorsque je suis arrivé dans sa chambre. Son sourire était crispé. Il avait surtout encore maigri. Je l'ai remarqué alors que sa perte de poids était tellement quotidienne, depuis plusieurs années, que je ne l'imaginai même plus tel qu'il était avant le début de sa maladie. C'est ce jour-là qu'il a axé la conversation sur mes enfants. Me faisant promettre de toujours prendre soin d'eux et de m'assurer qu'ils ne manquent de rien. Je ne voyais pas où il voulait en venir puis, après lui avoir promis, il m'a demandé si je pouvais le laisser se reposer car il était très fatigué. Plus que les autres jours. A cet instant, je me suis interrogé sur la possibilité qu'il puisse bientôt rentrer chez lui. Je me suis approché de lui, nous nous sommes embrassés, et il m'a demandé de ne pas venir le lendemain. Qu'il avait besoin de repos. Malgré la déception de casser cette routine devenue importante, et enrichissante pour moi, je lui ai répondu que je ferai selon ses volontés.

Le lendemain, vers midi, je préparais à manger aux enfants dans cette maison que nous avions achetée sur la commune d'Epernay. Petite ville au cœur des vignes de Champagne, à trente minutes de Reims. Le téléphone a sonné. Je n'aurais jamais imaginé que répondre à cet appel allait me changer à jamais. C'était la voix de ma grand-mère. J'étais d'autant plus surpris que ma grand-mère n'appelle que pour les anniversaires, et le mien était passé depuis un mois et demi. Sa voix était tremblante et j'entendais des bruits d'appareils derrière, laissant penser qu'elle était à la

clinique. Je me suis tout de suite inquiété et je lui ai demandé si tout allait bien. Sa réponse m'a fait changer de dimension à jamais. « *Ton grand-père vient de mourir !* », m'a-t-elle répondu. J'ai mis quelques secondes à réaliser que je n'étais pas dans l'un de mes rêves. J'ai juste répondu : « *j'arrive* ». Je me suis effondré et j'ai laissé la mère de mes enfants les gérer seule, pendant que je prenais la route.

Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir de la route. Je pense que dans ces moments-là seul le corps est présent. J'ai rejoint ma grand-mère et j'ai vu mon grand-père pour la dernière fois, nous étions le 13 Mai 2008. Lui qui m'a tant appris. Je découvrais l'impermanence de façon violente, et même si j'avais perdu ma grand-mère maternelle quelques années plus tôt, un mois avant mon mariage. Là c'était une personne que je voyais tous les jours, depuis ma naissance, qui partait. Il s'appelait Pierre et il venait de quitter ce monde. Je n'ai jamais pu contenir mes larmes chaque fois qu'on m'a parlé de lui ensuite. Et, encore aujourd'hui, je mouille le clavier de mon ordinateur portable en écrivant ce chapitre. Merci pour tout ce que tu m'as apporté, merci pour tout ce que tu as fait. On n'imagine pas à quel point la vie des personnes de sa génération a pu être mouvementée et ce qu'ils ont pu traverser. J'ai beaucoup de respect pour les personnes âgées et ce qu'elles ont pu nous transmettre. Quelque part ça me rassure qu'il soit parti avant la dégringolade de la civilisation dans laquelle nous vivons. Il aurait sûrement mal vécu les événements de ces dernières années et la guerre qui refait surface aux portes de l'Europe.

*« Il n'y a pas d'au revoir pour nous. Peu importe où tu es, tu seras toujours dans mon cœur ».*

**Gandhi**

Les jours, les mois, les années se sont succédés. Mais il y aura toujours un avant et un après la date de son départ. Je n'y étais pas vraiment préparé mais ma vie a totalement changé. J'en ai passé des heures à penser